



J'ai posé trois petits bouts d'écorce sur une feuille de papier. J'ai regardé. J'ai regardé en pensant que regarder m'aiderait peut-être à lire quelque chose qui n'a jamais été écrit. J'ai regardé les trois petits lambeaux d'écorce comme les trois lettres d'une écriture d'avant tout alphabet. Ou, peut-être, comme le début d'une lettre à écrire, mais à qui ? Je m'aperçois que je les ai spontanément disposés sur le papier blanc dans le sens même où va ma langue écrite : chaque « lettre » commence à gauche, là où j'ai enfoncé mes ongles dans le tronc de l'arbre pour en

arracher l'écorce. Puis elle se déploie vers la droite, comme un flux malheureux, un chemin brisé : ce déploiement strié, ce tissu de l'écorce qui se déchire trop tôt.

Ce sont là trois lambeaux arrachés à un arbre, il y a quelques semaines, en Pologne. Trois lambeaux de temps. Mon temps lui-même en ses lambeaux : un morceau de mémoire, cette chose non écrite que je tente de lire ; un morceau de présent, là, sous mes yeux, sur la blanche page ; un morceau de désir, la lettre à écrire, mais à qui ?

Trois lambeaux dont la surface est grise, presque blanche. Âgée, déjà. Caractéristique du bouleau. Elle s'effiloche en volutes, comme les restes d'un livre brûlé. Sur l'autre face, elle est encore – à l'heure où j'écris – rose comme une chair. Elle adhérerait si bien au tronc. Elle a résisté à la morsure de mes ongles. Les arbres aussi tiennent à leur peau. J'imagine que, le temps passant, ces trois lambeaux d'écorce seront gris, presque blancs, des deux côtés. Les conserverai-je, les rangerai-je, les oublierai-je ? Et si oui, dans quelle enveloppe de ma correspondance ? Dans quel rayonnement de ma bibliothèque ? Que pensera mon enfant lorsqu'il tombera, moi mort, sur ces résidus ?



Bouleaux de Birkenau : ce sont les arbres eux-mêmes – « bouleaux » se dit *Birken*, « bois de bouleaux » *Birkenwald* – qui ont donné leur nom au lieu que les dirigeants du camp d’Auschwitz voulurent, on le sait, consacrer tout particulièrement à l’extermination des populations juives d’Europe. Dans le mot *Birkenau*, la terminaison *au* désigne exactement la prairie où poussent les bouleaux, c’est donc un mot pour le *lieu* en tant que tel. Mais ce serait aussi – déjà – un mot pour la *douleur* elle-même, comme me l’a fait remarquer un ami avec lequel je parlais de ces choses : l’exclamation *au !*, en allemand, correspond au

marquage le plus spontané de la souffrance, comme *aïe !* en français ou *j ay !* en espagnol. Musique profonde et souvent terrible des mots lourdement investis par nos hantises. On dit, en polonais, *Brzezinka*.

Les bouleaux sont les arbres typiques des terres pauvres, désolées ou siliceuses. On les nomme des « plantes pionnières » parce qu'elles constituent souvent la première formation arborée par laquelle une forêt commence de gagner sur la lande sauvage. Ce sont des arbres très romantiques, à l'ombre desquels se déroulent, dans la littérature russe, par exemple, d'innombrables histoires d'amour, d'innombrables élégies poétiques. À l'ombre des bouleaux de Birkenau – ceux-là mêmes que j'ai photographiés, puisque le bouleau, qui ne vit pas plus de trente ans dans les pays tempérés, résiste ici, sur la terre polonaise, jusqu'à cent ans et plus – s'est déroulé le fracas de milliers de drames dont témoignent seulement quelques manuscrits à moitié effacés, enfouis dans la cendre par les membres du *Sonderkommando*, ces prisonniers juifs chargés de la manutention des cadavres et eux-mêmes destinés à la mort.

J'ai marché parmi les bouleaux de Birkenau au cours d'une belle journée de juin. Le ciel était lourd. Il faisait chaud, la nature était toute florissante : innocente, grouillante, entêtée dans son travail de vie. Essaims qui s'affoiaient autour des arbres. Le nom du bouleau, dans plusieurs langues slaves, est associé au renouveau printanier, il évoque la sève qui recommence de circuler dans les arbres. On fête en Russie, au début du mois de juin, la « semaine verte » qui célèbre la fécondité du bouleau,

l'arbre national. Le bouleau est aussi le premier arbre du calendrier celtique : il symbolise, dit-on, la sagesse.

Quelle conséquence de cette lumière pour mon œil qui cherchait ? Quelle conséquence pour mon œil qui, ne cherchant plus, fixa le sol ou se leva vers la lointaine cime des arbres ?



Dans l'Antiquité puis au Moyen-Âge, l'écorce des bouleaux fut utilisée comme support d'écritures et de figures. Une planche de bois peinte en blanc et frappée d'une tête de mort accueille le visiteur de ce lieu où dominent le bois, la brique, le ciment, le fil de fer barbelé. Depuis 1945 – depuis que cet avertissement ne signifie plus rien d'immédiat –, la peinture blanche et noire s'est écaillée, telle l'écorce d'un bouleau. Mais elle est bien lisible encore, et lisible avec elle le temps qui l'a périmée. Quelques clous d'origine ont disparu,

on a dû récemment fixer la pancarte avec une moderne vis cruciforme.

Je suis arrivé au complexe d'Auschwitz-Birkenau un dimanche matin, très tôt, à une heure où l'entrée est encore libre – quel étrange adjectif, si l'on y pense, mais c'est l'adjectif qui donne sens à notre vie de chaque instant, adjectif dont il faudrait savoir se méfier quand on le lit en lettres trop évidentes, par exemple dans le fer forgé du fameux portail *Arbeit macht frei* –, plus précisément à une heure où il n'est pas encore obligatoire de faire la visite sous l'autorité d'un guide. Les tourniquets métalliques, exactement les mêmes que ceux du métro, étaient encore ouverts. Les centaines de casques audio encore accrochés à leur présentoir. Le couloir « handicapés » encore fermé. Les pancartes nationales – *Polski, Deutsch, Slovensky...* – encore rangées dans leur rayonnage. La salle de *Kino* encore vide.

Ici et là, d'autres pancartes : la petite flèche verte sur le mur après le tourniquet, flèche comme l'injonction à ne pas dévier du sens obligatoire, verte comme la feuille des bouleaux ou comme une indication que la voie est « libre ». Pancartes pour gérer le trafic humain, comme il y en a tellement, tellement partout. Je lis encore le mot *Vorsicht* (« Attention ! ») barré d'un éclair rouge et suivi des mots *Hochspannung – Lebensgefah*r, c'est-à-dire « Haute tension » et « Danger de vie » (on veut, bien sûr, indiquer par là le danger de la mort). Mais aujourd'hui, ce mot *Vorsicht* me semble résonner bien différemment : plutôt comme l'invitation à porter la vue (*Sicht*) vers un « devant » (*vor*) de l'espace, un « avant » (*vor*) du temps,

voire une cause de ce que l'on voit (comme dans l'expression *vor Hunger sterben*, « mourir de faim »). Cette cause ou « chose originaires » (*Ursache*) dont on n'en finit pas de scruter l'efficacité pour la « chose » des camps.

D'autres pancartes surgissent encore un peu partout : des stèles mémorielles, comme on dit, où des textes écrits en blanc – dans les trois langues polonaise, anglaise et hébreue – se détachent sur un fond noir. Ou bien, plus prosaïques, les signalisations en forme si familière de « sens interdits » : gardez le silence ; ne déambulez pas en maillot de bain ; ne fumez pas ; ne mangez pas, ne buvez pas (l'image représentant, barré d'un trait rouge, un hamburger à côté d'un grand verre de Coca) ; n'utilisez pas votre téléphone portable ; ne vous baladez pas avec votre transistor en marche ; ne traînez pas votre valise dans ce camp, n'y poussez pas votre landau ; n'utilisez pas votre flash photographique ou votre caméra à l'intérieur des blocks ; laissez votre chien à l'entrée.